OpenEdition Journals

SEARCH All OpenEdition

Recherches sociologiques et anthropologiques

47-2 | 2016
Les politiques et les services publics liés à l'éducation, à l'orientation et au travail étudiés à l'aune des capabilités
À propos de livres

JASPART Alice (dir.), *Aux rythmes de l'enfermement. Enquête ethnographique en institution pour jeunes délinquants*

Bruxelles, Bruylant, 2015, 302p.

CHLOÉ BRANDERS

p. 157-160
https://doi.org/10.4000/rsa.1781

Bibliographical reference
JASPART Alice (dir.), *Aux rythmes de l'enfermement. Enquête ethnographique en institution pour jeunes délinquants*, Bruxelles, Bruylant, 2015, 302p.

Full text

1 Si Alice Jaspart utilise elle-même la métaphore théâtrale ou cinématographique pour parler de son étude, c'est qu'à travers son ouvrage, issu de sa thèse de doctorat en criminologie, elle nous propose une trame, un scénario qui nous invite à la suivre, avec suspens, au fil des chapitres, pour nous balader véritablement aux rythmes de l'enfermement. Faisant suite à un travail d'enquête ethnographique, le présent écrit nous fait découvrir un champ encore peu étudié car peu accessible : celui de l'enfermement des mineurs poursuivis par la justice. C'est en Belgique, dans trois institutions spécialisées, que nous sommes donc invités à entrer de plus en plus profondément dans l'intimité de ce qui se joue.

2 Alors que l'ouvrage débute par une mise en bouche protocolaire rappelant que l'environnement étudié est un lieu réglé, normé et codé, au fil des pages, le lecteur se distancie de la "loi protectionnelle" et du "code des IPPJ", pour se laisser aller à sa

rencontre. Lire *Aux rythmes de l'enfermement*, c'est accepter d'emblée de faire la connaissance de ces hommes, de ces femmes et de ces jeunes dits "délinquants" qui occupent et font vivre ces lieux. Comme appartenant à deux mondes différents, qui pourtant évoluent au même rythme, les acteurs peuplant les institutions sont continuellement polarisés entre les adultes qui encadrent et les jeunes à cadrer. Dans cette dualité, ce qui nous est donné à voir, ce sont les relations en perpétuelle évolution qui, à travers le ressenti des acteurs, nous rappellent qu'Alice Jaspart a inscrit sa recherche dans l'interactionnisme, issu de la seconde École de Chicago. En s'attachant au plus près des significations que les acteurs peuvent donner de leur propre vécu, la chercheuse nous offre avec brio une analyse inductive révélant les incohérences d'un système qui pèse sur le relationnel.

3 Dans les deux premiers chapitres, l'auteure pose le décor et présente les acteurs de cette vie sectionnaire. Comme si le rendez-vous avait été pris il y a longtemps, nous cherchons les institutions au bout de ces «petits chemins» (p.31) et nous y pénétrons, plus ou moins facilement. N'étant pas autorisés à circuler seuls, toujours accompagnés, guidés, comme le sont les jeunes, nous découvrons l'univers de ces derniers. Les institutions publiques de protection de la jeunesse et le centre fédéral fermé sont des espaces clos, coupés du monde extérieur, des institutions totalitaires[1], comme le décrit Erving Goffman. La sécurité passe par le fait de tout voir, de sectionner les espaces et de contrôler chaque mouvement. La discipline s'installe, s'intègre aux corps ; les espaces délimitent les rôles, places et fonctions de chacun. Entre jeunes et adultes, un fossé est creusé, l'auteur n'hésite pas alors à parler de «tranchée» (p.52) où se joue une forme de pouvoir. Si les adultes peuvent facilement se créer un «entre-soi» (p.47), en s'installant dans les lieux qui leur sont exclusivement réservés ou en détournant la fonction d'autres espaces, les jeunes ne peuvent se retrancher que dans leur chambre où les fouilles peuvent venir interrompre leurs moments d'intimités.

4 Du dévoilement des lieux, l'auteur passe ensuite à la présentation des acteurs. Professionnels d'abord, attachés, identifiés à leur section, ils se répartissent entre les fonctions de surveillance, d'éducation, d'enseignement et d'encadrement psychologique. Particulièrement attentive aux malaises professionnels, Alice Jaspart détaille les plaintes et la grogne exprimées par les travailleurs : peu de reconnaissance, usure, nostalgie d'un âge d'or, conflits de genres, les travailleurs sembleraient agir selon des instincts de défense, délaissant les instincts de sympathie[2], inadéquats selon d'aucuns en regard de la fonction. Ces adultes évoluent dans l'enfermement avec les jeunes, les guident, les encadrent et les éduquent. Ces jeunes arrivent en institution avec leur bagage familial, les casseroles qu'ils trainent de placement en placement et les faits dont ils ne peuvent pas parler, que certains cachent même, mais que tous finiront par connaitre. Vol, braquage, trafic de stupéfiants… Alice Jaspart dévoile alors un phénomène particulièrement important, relatif aux enfants dits «touche-pipi» (p.114), ces jeunes placés pour des faits d'agression sexuelle, qui vivent souvent leur premier placement. Loin d'être des meneurs, ces jeunes sont plutôt fragilisés par la socialisation aux autres, leurs actes étant particulièrement stigmatisés parmi les jeunes.

5 C'est dans le troisième chapitre que le rythme s'installe véritablement. Organisé autour d'un temps court, sectionné et répétitif, le placement s'établit aussi dans la longueur, dans l'attente qui parait infinie pour ces jeunes qui passent une bonne partie de leur adolescence derrière des murs. Entre objectifs sécuritaires et fondements éducatifs, les journées passent et se ressemblent. Le rythme est soutenu, l'inactivité est proscrite : cours, sport, vie communautaire… participent à redonner un cadre de vie, en instaurant une discipline. Cachée derrière cette suractivité, une forme d'engourdissement, de lassitude peut aussi émerger, car bien qu'elle soit dynamique, la routine atteint tant les jeunes que les professionnels. Paradoxalement, c'est dans cette relation singulière à un temps organisé entièrement pour eux, à un temps auquel ils peuvent presque s'abandonner, que les jeunes pensent à leur reclassement, à leur réinsertion, en répondant à l'injonction de devenir acteur de leur placement et de leur projet de sortie. Se mettre en projet, devenir entrepreneurs et être entreprenant, sont les leitmotivs parallèles au suivi strict des règles institutionnelles. Si la sortie est

l'objectif qui anime tous les jeunes, ils savent aussi que la réalité ne sera pas simple une fois dehors. Alors ils espèrent humblement, après, avoir juste une vie normale, une vie «en petit» (p.161), nous dit Alice Jaspart. Car, de son point de vue, c'est à travers la mise en œuvre d'un projet de reclassement, pédagogique certes, mais souvent trop conformiste, que leurs derniers rêves de gamins disparaissent.

6 Dans les derniers chapitres, l'observation et l'analyse de l'ethnographe se font encore plus fines. D'abord à travers l'étude des jeux de regards (chapitre IV), Alice Jaspart nous fait entrer dans la complexité de la surveillance des jeunes par les adultes. Regarder pour sécuriser, être en alerte pour prévenir les incidents, regarder en institution pour mineurs délinquants, c'est aussi éduquer et traiter, car les comportements des jeunes font l'objet de rapports envoyés à l'autorité mandante. Il s'agit d'évaluer l'évolution du jeune à travers son observation minutieuse. Les bons comportements étant valorisés et les mauvais sanctionnés, les jeunes apprennent et intègrent la manière dont ils doivent se comporter. L'auteure relève alors la similitude avec la pénalité disciplinaire[3] de Foucault : normaliser afin de créer des corps utiles, pour ensuite mettre en lumière les problématiques liées au paradoxe de l'aide contrainte, particulièrement prégnant dans le secteur de l'Aide et de la Protection de la jeunesse, "Je veux que tu veuilles être aidé". Être visible sans discontinuité, se donner à voir et rapporter ce qu'on voit à d'autres, rendre visible ce que l'on estime bon de montrer, ce qui est bon à voir, ce qui permet de se conformer aux regards… c'est dans ce rapport étrange à une forme d'impudeur que les jeunes évoluent. Ils apprennent à être observés, mais eux aussi observent les adultes et apprennent à en tirer parti pour se soustraire à la surveillance continue. C'est ce jeu de cache-cache que Goffman reprend sous le vocable d' "adaptations secondaires"[4] permettant aux jeunes de discrètement rester insoumis.

7 Le chapitre V, consacré au rire est certainement le plus original. Comme une invitation à la détente ponctuant la lecture de l'ouvrage, il nous propose d'analyser les moments, et ils sont nombreux, où les adultes et les jeunes rient en institution. La chercheuse fait ici un travail prodigieux de retranscription et d'analyse car, comme elle le souligne en début de chapitre, il n'est pas aisé de reprendre par écrit ces moments tant le chercheur est «pris dedans» (p.222), amené à rire avec les acteurs sans pouvoir se dérober pour témoigner. Alice Jaspart nous explique aussi à quel point ces moments peuvent être précieux pour décompresser ; ayant été elle-même initiée à l'humour institutionnel par les jeunes et les travailleurs, elle témoigne de l'intérêt du rire pour surmonter les situations de tension. Les adultes et les jeunes ne rient pas de la même chose, ils le font parfois pour se moquer ou exclure mais à l'inverse, il peut également leur arriver de rire ensemble. Outil de contestation, moyen de socialisation et de distanciation, le rire détend le temps d'un instant, jusqu'à donner l'illusion de retrouver une forme de liberté. A la surprise de l'auteure, l'humour est apparu comme un élément central et fort dans l'analyse de ces lieux d'enfermement.

8 Enfin, dans le dernier chapitre, nous sortons du rythme de l'institution. Les espaces-temps étudiés sont ceux qui sortent de l'ordinaire et qui permettent de générer d'autres types d'interactions, l'auteure les appelle des «rencontres hors tension» (p.245). Ces moments intimes de socialisation s'invitent dans les failles, dans des espaces plus préservés des règles institutionnelles, comme les salles de classe ou les ateliers artistiques, là où les rôles peuvent un peu changer, où une nouvelle forme de sincérité peut faire ses preuves. Les moments les plus marquants seraient ceux qui se déroulent en dehors de l'institution, lors de sorties, de trajets en voiture… ces espaces et moments dits «interstitiels» (p.256), la chercheuse les retrouve aussi dans le quotidien, même s'ils sont plus subtils, plus éphémères. Ils apparaissent lorsque les jeunes et les adultes se risquent à franchir certaines limites, osant s'inscrire plus sincèrement dans la relation. Si Alice Jaspart reconnait qu'il n'est pas facile de trouver ou même de se créer un interstice dans de telles institutions, elle insiste sur l'intérêt qu'il y a à le faire. L'enjeu est important et, nous dit-elle, c'est une question de confiance. Il faut oser. Tant pour les jeunes que pour les adultes, il s'agit de se créer des marges de manœuvre, de retrouver de l'autonomie dans cet univers normé. Apportant une véritable plus-value dans le rapport éducatif, la rencontre «hors tension» (p.245) permettrait selon l'auteure

une prise en compte[5] du jeune plutôt qu'une prise en charge, invitant à l'accompagnement, au support et à la co-construction avec le mineur.

9 En conclusion, dans ce livre, Alice Jaspart partage autant son expérience, son ressenti en tant que chercheuse en immersion dans l'enfermement, que ceux des jeunes et des professionnels vivant au quotidien en institution. À travers une belle démarche réflexive et avec une grande finesse d'analyse, l'auteure nous offre un travail qu'elle qualifie volontiers d'un "essai de sens"[6]. Au fil des pages, il apparaît que c'est dans l'interpellation que réside la force véritable de cet ouvrage. En proposant une lecture "double face" de l'institution, Alice Jaspart repose la question tant débattue du paradoxe de l'aide contrainte et va jusqu'à remettre en question la mission même d'évaluation, centrale en institution, mais malheureusement peu débattue et mise en réflexion lors des réunions d'équipe. Si la mission d'évaluation peut affaiblir la relation, Alice Jaspart propose de repenser la manière dont les équipes communiquent à ce propos avec les jeunes pour lever le voile sur cet inconfort et revenir à ce qui est présenté par cet ouvrage comme essentiel dans le rapport éducatif : la relation.

Notes

1 Goffman E., *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, «Le sens commun», 1968.

2 De Greeff E., *Les instincts de défense et de sympathie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1947.

3 Foucault M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des Histoires», 1975.

4 Goffman E., *op. sit.*

5 Karsz S., *Pourquoi le travail social ?*, Paris, Dunod, 2004.

6 Paillé P., "Qui suis-je pour interpréter ? ", *in* Paillé P. (dir.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain*, Paris, Armand Colin, pp.99-123, 2006.

References

Bibliographical reference
Chloé Branders, "Jaspart Alice (dir.), *Aux rythmes de l'enfermement. Enquête ethnographique en institution pour jeunes délinquants*", *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 47-2 | 2016, 157-160.

Electronic reference
Chloé Branders, "Jaspart Alice (dir.), *Aux rythmes de l'enfermement. Enquête ethnographique en institution pour jeunes délinquants*", *Recherches sociologiques et anthropologiques* [Online], 47-2 | 2016, Online since 05 May 2017, connection on 12 January 2024. URL: http://journals.openedition.org/rsa/1781; DOI: https://doi.org/10.4000/rsa.1781

About the author

Chloé Branders
Doctorante en criminologie, CRID&P/UCL.

Copyright

The text only may be used under licence CC BY-NC-ND 4.0. All other elements (illustrations, imported files) are "All rights reserved", unless otherwise stated.